

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n^o 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baroq, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n^o 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

HÉLÈNE.

Hélène a vingt-deux ans, une taille assez bien dessinée, des joues pâles, des yeux et des cheveux châtains; au total, c'est une blonde remarquable. Sa démarche a un laisser-aller qui n'est pas sans charmes; quelque chose de chaste et de mélancolique, de voluptueux et de virginal. Ses yeux, constamment baissés vers la terre, brillent parfois de feux inaccoutumés, mais cela un instant, une seconde, comme l'éclair; — après l'éclair l'obscurité; après un regard vivace, un regard terne, impénétrable, incompréhensible. C'est un feu sous la cendre, mais il est bien caché, bien profond, car la cendre est humide et froide.

Fleur étiolée que la civilisation tue jour à jour, elle n'était pas faite pour notre société au cordeau, la pauvre enfant!

Elle est jetée dans le mensonge et elle abhorre le mensonge; car n'est-ce pas une existence tronquée et mensongère que nous avons faite à la femme? Ne sont-ce pas des vices et des vertus de convention que nous lui avons imposés? Modernes serpens pour une Ève moderne, nous la tentons par le fruit défendu et nous jetons une malédiction à sa châte! Gorgés de mets sensuels et de vins délicats, nous lui prêchons l'abstinence; l'air qu'elle respire est fétide et mortel, et nous la condamnons au déshonneur si elle veut vivre et respirer!

Dans cette alternative laissée à la femme de mourir vertueuse ou de vivre déshonorée, il n'est plus pour elle qu'un terme moyen offert naturellement à sa pensée : la tromperie. Entre un précipice qui tue et un bourbier infect, il faut louvoyer.

La tromperie est la vertu des femmes qui n'en ont pas, l'arche de salut des faibles qui reculent également devant la mort ou la honte; c'est l'adage si bien défini par Beaumarchais : — Hélène trompera.

On a donné comme une vérité incontestable cette maxime incomplète, selon moi, que l'amour était la plus grande occupation d'une femme. Il fallait dire, avec plus de raison : la femme n'a qu'un but : l'amour; qu'une volonté : l'amour; qu'une occupation : l'amour. Il y a dans sa vie une chaîne successive de sentimens ayant cette source commune, et modifiée à l'infini par une foule d'accidens étrangers à sa volonté. Voyez plutôt! C'est une femme à dix-huit ans, laide ou jolie, médiocre ou spirituelle, n'importe! suivez pas à pas, sensation par sensation, sa vie intérieure pendant dix ans; voyez-la passer, successivement, à travers des révolutions mentales si étranges, si opposées, si accélérées; c'est d'abord un amour mondain, terrestre qui, de filon en filon, de terrain en terrain, s'est transformé, comme par enchantement, en un amour divin, ascétique, amour épuré aux secousses violentes d'une vie menteuse et agitée. Lorsqu'on a dit que l'amour n'avait qu'une existence irrégulière, coupée, on a menti! Certainement l'exaltation fébrile est discontinuée, elle se replie

sur elle-même, mais le principe existe toujours; de même que les eaux de la montagne deviennent torrent ou ruisseau tranquille selon les pentes plus ou moins rapides qu'elles parcourent.

La femme n'a pas comme l'homme une vie générale, mobile, effleurant tout avec facilité, avec indifférence; sa vie est une, si je puis m'exprimer ainsi, arrêtée, concentrée en un seul point; ou, pour me servir d'une image d'opticien: l'homme voit tout au travers d'un verre convexe, éparpillant ses rayons, sa haine, son amour: la femme au travers d'un verre concave, n'ayant qu'un rayon, qu'une haine, qu'un amour.

Hélène, à dix-huit ans, aimait un jeune sous-lieutenant dont le seul mérite était de porter l'uniforme avec la grace d'un ELLEVIU de province; le sous-lieutenant partit un matin avec son hôtesse, grosse maman de 45 ans, qui s'était éprise d'un mollet peu commun et d'une moustache bien frisée.

Depuis vingt-et-un ans elle aime la liberté exclusivement.

A vingt-cinq ans elle aimera, sans doute, son père, son frère, un parent quelconque, enfin tout ce qui se laisse aimer facilement et sans conséquence. A trente, elle épousera un honnête homme bien gros, bien jovial, bien idiot; puis, pour finir par la fin, à quarante ans elle se fera dévote et déchirera son prochain à belles dents.

B. JOUVIN.



SOUVENIRS MARITIMES.

Au mois d'avril 182... mon oncle G. D. commandant le vaisseau le NEPTUNE, mouillé en grande rade de Toulon, reçut l'ordre de se rendre dans le Levant, pour une mission importante. Il m'offrit passage à son bord pour visiter les îles Ioniennes où il devait relâcher; — j'acceptai; — Et le 22 avril, les vents se fixant au Noroit (N. O.), nous appareillâmes dans l'après-midi. Le lendemain nous étions en vue de l'île de Sardaigne, et sur le soir nous vîmes la terre dans le Sud; c'était l'île de Gallitta, fameuse par sa baie, asile ordinaire des pirates qui infestent ces parages.

Le vent favorable jusqu'alors tomba tout à fait le troisième jour au matin; quelques lames plates venaient seules à de longs intervalles, imprimer au

navire un léger mouvement de l'avant à l'arrière qui diminuait insensiblement, jusqu'à ce qu'un calme plat nous fixa à la même place, pendant trois longues journées.

Réunis sur le gaillard d'arrière, sous la tente faite depuis le matin, nous avions épuisé tous les moyens de distraction en notre pouvoir. — Sur le banc de quart, entre un verre de grog soigneusement préparé et une pipe chargée de tabac du levant, mon oncle (vrai marin dessalé) et le fashionable Enseigne B. se disputaient une partie d'échecs. — Sur les coussins de la chambre du commandant, apportés en avant du mat d'artimon, causaient ou baillaient le second du vaisseau, le lieutenant et le chirurgien major — assis sur la lisse de bastingage, quelques élèves, les sextans à la main, prenaient les hauteurs du soleil et de la lune. — D'autres dessinaient appuyés sur un canon. — Sur l'avant même tranquillité. — Les bossoirs et les portehaubans étaient couverts de matelots qui, la ligne à la main, attendaient, sans bouger, la proie qui devait augmenter leur ration du soir.

— L'immobilité du bâtiment semblait s'être communiquée à tout l'équipage, lorsqu'un vigoureux coup de sifflet parti des passavants nous fit tressaillir: Dis donc Barnéous, (dit un Gabier se balançant sur la barre de Perroquet, à un Babordais qui finissait son quart,) « J'ai idée que le coq ne fera pas mal d'amarrer sa » pigouière s'il ne veut pas la voir chamberder... « Voila dans le Suroit (S. O.) une fameuse chique!.. » Brasse à tribord! cria l'officier de quart; ce commandement en nous réveillant de notre léthargie, nous étonna, car nous étions littéralement mouillés dans l'huile; mais au bout d'un instant, la mer se rida à un demi mille de distance, puis ses cercles se rétrécissant toujours, commencèrent à clapoter contre notre bord. — « Attrappe à appuyer les bras et les » boulines, cria encore l'officier dans son porte voix, sentant la brise qui commençait à fraîchir; la manœuvre s'exécuta, pendant que chacun ramassant ses dessins et ses livres, redevenait actif, énergique, comme si ce vent si désiré ranimait une espérance détruite à jamais.

En peu d'instants le baromètre descendit d'une manière inaccoutumée, et le ciel qui brunissait au Suroit, faisait craindre une de ces bourrasques si terribles dans la Méditerranée; « Calez les perroquets, » prenez les ris aux huniers, et ferlez la grande « voile, » cria l'officier sur la dunette; mais la mer devenait furieuse, il fallut diminuer encore de la voilure; presque à sec de toile, à la cape sous la misaine et le petit foc, nous roulions bord sur bord, à peine pouvait-on se tenir debout. Mon oncle, calme au milieu de l'orage, donnait ses ordres en se promenant sous les larges gouttes d'une pluie qui commençait à tomber avec force; tout à coup il s'arrêta: j'entends le canon, dit-il, en prêtant l'oreille à un bruit éloigné,

qui se répétait à des intervalles inégaux ; — Il fallait l'oreille exercée et le sang froid d'un marin, pour le saisir dans un pareil moment, car le petit foc venait d'être déchiré, et ses lambeaux frappaient sur la draille avec un bruit affreux ; le vaisseau craquait d'une manière effrayante ! — Aux pompes ! aux pompes ! cria-t-on tout à coup ! les faux sabords venaient d'être enfoncés, et il y avait déjà six pieds d'eau dans la cale. — Au même instant les mâts de hune tombèrent, mais comme si la tempête eût senti s'apaiser sa colère par cet accident, ce fut le dernier. D'énormes lames balayèrent encore long-temps le pont, entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage, mais le vent diminua un peu, et le cri : Les pompes franchissent ! nous rendit un peu de calme.

A la nuit, on relevait le quart, et mon oncle donnait ses ordres à l'officier qui le prenait, quand la Vigie cria : « navire à tribord ! » en un instant le commandant fut sur la dunette, sa lunette de nuit fixée sur le point qui se dessinait à peu de distance, et approchait avec la rapidité de la foudre ; « pare à virer : s'écria le commandant d'une voix de tonnerre, » pare à virer, « ou nous allons accoster ! » Un coup de barre porté à temps nous fit éviter le choc du navire qui arrivait par notre travers. — C'était un de ces mistics dont les barbaresques se servent pour la piraterie et le cabotage. — Aux mâts en quête et à la coque allongée ! — O hé ! du navire ! héla-t-on à notre bord ; le plus profond silence répondit à notre appel. « Canoniers à vos pièces ! et tirez à dématier, s'il ne répond pas ! » — Arrêtez, commandant, s'écria l'officier des manœuvres ; monté dans les haubans ; il n'y a personne à bord !.... Voyez la barre !.... — Elle battait à droite et à gauche du navire, suivant les mouvemens rapides que lui imprimait la mer encore furieuse. — En avant les grapins ! — En un clin d'œil ils furent sur le pont avec leurs chaînes et leurs amares. — L'officier commandant en second, un enseigne, deux élèves et vingt hommes portant quelques torches, (car la nuit était devenue noire), s'élancèrent sur le pont du navire abandonné. — Ils s'emparèrent d'abord de la barre, puis descendirent sous le pont. — Un élève reparut bientôt et vint demander au commandant de le suivre. Un pont volant fut jeté, et en véritables artistes désireux d'émotions fortes et nouvelles, nous nous précipitâmes sur les pas du commandant.

Une violente odeur de poudre, les caronnades noires de fumée, et les cadavres que nos matelots relevaient sous le pont, nous apprirent d'où venaient les coups de canon que nous avions entendus pendant la tempête.

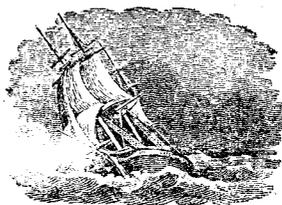
— Dans notre empressement à descendre à la cale, nous n'avions pas d'abord remarqué un petit rouf, dont un tapis masquait l'entrée ; un matelot l'arracha et découvrit à nos yeux un spectacle horri-

ble ; — Une jeune femme en costume grec, renversée sur un coffre, avait la poitrine ouverte d'un coup de hache d'arme !!! — A ses côtés gisait le corps d'un homme dont la main tenait encore l'arme qui avait donné la mort à cette infortunée !....

— La lueur rougeâtre de la torche qui, vacillant au vent, promenait ses rayons tantôt sur les cadavres étendus pâles à nos pieds, tantôt sur les rudes figures des marins encore empreintes des fatigues auxquelles nous échappions à peine, laissait le reste du bâtiment dans une obscurité qui détachant en saillie les détails de ce tableau, en augmentait encore l'horreur.

Après s'être assuré que pas un être vivant, pas un indice ne viendraient donner le mot de cette triste énigme, on releva les corps qui furent immergés en présence de tout l'équipage.

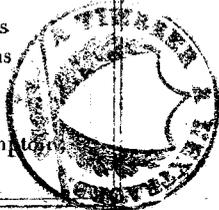
Ce ne fut que deux ans plus tard, lors du procès des pirates renfermés au fort Lamalgue, qu'on sut les détails du ténébreux épisode de notre voyage dans le Levant.



LA DAME ET LA GRISSETTE.

FRAGMENT.

La dame et la grisette ont leur valeur chacune ;
 J'aime fort l'une et l'autre, aussi fort l'autre et l'une.
 Pour la grisette, il faut beaucoup de sentiment,
 Des grands mots, des égards, ou bien un peu d'argent.
 Pour la dame, il faut suivre un autre itinéraire :
 Il faut brûler l'étape, en terme militaire,
 Mais marcher bien couvert, se garder de jamais
 Avoir l'air de courir ou soupirer après,
 Ou l'on se noie ; avoir en tout soi l'apparence
 D'un homme qui pourrait aimer par complaisance ;
 Mais qui n'attendrait pas un siècle, s'il daignait
 S'apercevoir qu'on l'aime... Alors c'est bientôt fait ;
 Ou beaucoup financer... donnant, donnant. Je traite
 Bref, la grisette en dame, et la dame en grisette ;
 C'est le vrai bon moyen, le mien (à l'argent près :
 Je n'en dépense et n'en dépenserai jamais,
 Ou je changerai bien, pour ces sortes d'affaires) :
 Les grisettes d'abord, je sais, sont fort peu chères,
 Sont même à bon marché, mais je trouve charmant
 D'avoir pour rien ce qui presque partout se vend ;
 De l'avoir pour moi seul, le croire au moins. Grisette
 Est un mot générique exprimant l'amourette ;
 Or, ce qui n'est pas dame, et par dame j'entends
 Les femmes de... ma foi !... de... de certaines gens
 Est grisette à mes yeux, hormis pourtant les filles
 De ces certaines gens, gens ayant des familles,
 Enfin... Puis ça m'instruit : on m'esquisse un com-



Que tout ce monde là doit divertir à voir!
 Par exemple, un dimanche!.. Optique ravissante!
 Parens, amis, futur, tout ça boit, mange et chante...
 Et c'est d'un commun.... rare! Et d'un lourd! mis auprès,
 D'honneur! pour des marquis on prendrait nos laquais.
 Tout ça croit mon élève aussi sage que belle,
 Bien autant pour le moins que Jeanne la pucelle.
 Le lundi ma Lucrèce, à moitié rougissant,
 Me dit tout et j'en ris jusqu'au lundi suivant.
 Quant aux dames, c'est cher, beaucoup trop cher.. je laisse
 Aux princes, aux banquiers, cette folle largesse;
 Si par là je débourse un seul maravédis,
 Aux petites maisons je veux bien être mis.

Alexandre DE LONGPRÉ.



Auzet et Chapiseau ont joué mercredi, aux Célestins, dans la TOUR DE NESLE, l'un Buridan, l'autre Gauthier d'Aulnay. Le premier a eu des choses assez bien, mais il a été mal servi par une prononciation vicieuse qui sent son terroir, et il a souvent eu des éclats de voix qui rappelaient le mélodrame tel qu'on le jouait en l'an 12 de la république. L'école moderne veut une diction plus sage, plus profonde, plus calculée, et on peut aujourd'hui produire de l'effet sans crier comme un sourd. Quant à Chapiseau il manque parfois de tenue et d'organe, deux choses presque indispensables pour son emploi de jeune premier, et dont l'absence ne pourrait être rachetée que par un immense talent. Au milieu de l'émotion qui paralysait évidemment ses moyens, nous avons cependant cru reconnaître en lui quelques qualités qui décèlent la bonne école, mais elles n'apparaissent que de loin à loin; son peu d'aplomb et un enrouement assez prononcé ont motivé les marques d'improbation qui l'ont accueilli, même aux Célestins, où le parterre n'est cependant pas très difficile en fait de déclamation. Nous espérons que Chapiseau sera plus heureux au Grand-Théâtre; quant à Auzet, il fera peut-être bien de s'en tenir dès aujourd'hui aux rôles d'opéra où il est très convenablement placé, et de laisser les premiers rôles de comédie à quelqu'un de plus familiarisé avec le genre. Quand on ne joue pas avec succès le drame aux Célestins, il est difficile de jouer la haute-comédie au Grand-Théâtre. Du reste nous attendrons ses débuts, si débuts il y a, et nous désirons bien vivement que nos prédictions ne se réalisent pas.

Nous avons cru, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, devoir renvoyer à aujourd'hui notre opinion écrite sur MM. Auzet et Chapiseau, dans la crainte qu'ils n'attribuassent, en cas

d'accident, à l'impression produite par notre article, la mésaventure que nous prévoyions trop bien leur être réservée. Aujourd'hui que le premier a été jugé, et que notre avis ne peut contribuer en rien au sort qui l'a frappé, nous dirons que l'ÉCOLE DES VIEILLARDS ne lui a pas été plus favorable que la TOUR DE NESLE, et que le public a été tout à fait de notre avis. Il est toujours pénible de voir tomber un débutant, mais pour éviter de semblables désagréments, les directeurs et les artistes devraient bien se persuader que Lyon n'est point une ville de quatrième ordre, et qu'on peut faire les beaux jours de Caen ou de Brest sans avoir assez d'étoffe dramatique pour venir figurer sur le Grand-Théâtre de la seconde ville de France.

M^{me} Pougau-Doligny, intimidée sans doute par les sifflets adressés à ses camarades, nous a paru un peu faible, un peu molle, dans le rôle si brillant d'Hortense: elle n'a pas tiré tout le parti possible des nombreux effets qu'il renferme, mais elle a des qualités naturelles et acquises qui lui permettront sans doute de prendre une éclatante revanche, et c'est là que nous l'attendons pour la juger définitivement.

M^{me} Pougau a fait dimanche son second début dans Valérie. Elle a joué ce rôle avec ame et sensibilité, et, plus à son aise que la veille dans l'École des Vieillards, elle a mérité des encouragemens.

Chapiseau a paru pour la seconde fois dans le rôle d'Ernest et y a été beaucoup mieux que dans le duc d'Elmar. Nous sommes convaincus que lorsqu'il aura surmonté la peur qui le domine et qu'il se sera familiarisé avec notre scène, il pourra faire valoir les bonnes qualités qui le faisaient applaudir il y a quelques années à l'Odéon. Remplacer Welsch n'était pas une tâche très facile, et les jeunes premiers sont très rares. Mais que Chapiseau ait foi en lui, qu'il choisisse bien son troisième début, et nous croyons pouvoir lui prédire un succès.

Lange, qui a fait samedi sa seconde apparition dans Belfort des Visitandines, nous a paru tout à fait démoralisé par la frayeur, et sa voix s'en est ressentie. Son troisième début dans le Chaperon n'a guère été plus heureux que le second, et nous ne pouvons qu'enregistrer ici la sévérité du public à son égard. Il est malheureux pour lui de n'avoir pas été jugé avec plus d'indulgence, et d'avoir débuté dans un temps mauvais, car depuis quelques jours le vent du Grand-Théâtre est fréquemment à l'orage. A qui la faute?

M^{me} Jannin a fait, sans encombre, son second début dans Rose-d'Amour.

P. S. Auzet a résilié hier son engagement: M. et M^{me} Déranourt débutent demain dans JOSEPH et dans LE CONCERT A LA COUR.